



*Elle n'eut aucune difficulté à ouvrir le tiroir dans lequel
Lucie avait enfermés les précieux documents. (P. 872).*

C. I.

LIVRAISON 113

Comme d'habitude, il marchait lentement, s'arrêtant parfois pour regarder quelque femme qui passait et se réjouissant en son cœur des regards admiratifs qui lui étaient fréquemment adressés.

Ce constant succès auprès des femmes était son orgueil.

C'était pour lui une vraie joie que de se sentir admiré et désiré. Et maintenant, qu'il ne craignait plus de devoir un jour ou l'autre endosser le triste uniforme des prisonniers, il voulait de nouveau goûter à tous les plaisirs de la vie.

Une seule chose le tourmentait encore à ce moment : le manque d'argent. Ce grand vide de ses poches menaçait de devenir une maladie chronique... Mais à présent que Dubois n'avait plus dans les mains aucune arme contre lui, il pourrait conclure de nouvelles affaires avec les ambassades étrangères et il savait, par expérience, combien ces affaires étaient profitables. Le traître continuait de marcher, en sifflant un air joyeux, tandis que son esprit travaillait à de nouveaux plans de trahison. Il ne lui était pas difficile, dans le poste qu'il occupait, de se procurer des documents concernant les innovations faites dans l'armement français. Désormais, il agirait avec la plus grande prudence et, peut-être même aurait-il recours à l'entremise d'un complice qui pourrait lui permettre d'agir sans se compromettre.

Avant de rentrer chez lui, il passa chez Haïm Manassé et parvint à le convaincre de la nécessité de lui prêter encore un peu d'argent.

Ayant réussi, ce fut dans un disposition d'esprit vraiment délicieuse, qu'il gravit les escaliers de sa maison.

Mais quand il arriva sur le palier de son appartement il s'arrêta net et l'expression joyeuse de son visage s'évanouit comme par enchantement.

— Ah ! tu es revenue ? fit-il sur un ton glacial en

voyant Clara qui venait à sa rencontre. Mon domestique n'est pas là ? On ne t'a pas ouvert ?.....

Et, sans attendre la réponse, il ajouta :

— C'est un terrible coureur que ce garçon !... Il suffit que je tourne le dos pour qu'il disparaisse !

Esterhazy ouvrit la porte avec sa clef et invita sa femme à entrer.

Clara le suivit sans dire un mot, puis elle le précéda dans le salon, tandis qu'il s'arrêtait dans l'antichambre pour enlever sa capote et son képi. En même temps il la suivait du regard et pensait :

— Maintenant, il va falloir jouer serré !

Puis il entra dans le salon et recommença à se lamenter sur l'absence de son domestique.

Il évitait de regarder sa femme dans les yeux et il ne cessa ses lamentations que lorsqu'il entendit un soupir d'impatience sortir des lèvres de la jeune femme. Alors, il se tourna vers elle et la vit, assise devant la table, jouant avec une paire de gants de femme.

Esterhazy se mordit les lèvres.

— Malédiction ! pensa-t'il. Voilà qu'Amy a laissé ses gants ici ! Les femmes oublient toujours quelque chose !

Il resta un bon moment silencieux, sans trouver un mot à dire.

Mais, jamais, dans son existence, il ne lui était arrivé de ne pas trouver les prétextes nécessaires pour se tirer d'un embarras quelconque. Il s'approcha de Clara, lui prit les gants qu'elle tenait à la main et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

La jeune femme leva sur lui des yeux pleins de reproche :

— Tu le vois, ce sont des gants de femme.....

— Des gants de femme ? répéta Esterhazy, se penchant comme pour regarder avec curiosité. Tu as raison, ma foi !

Et, sur le ton de la plus grande conviction, il s'exclama indigné :

— C'est une honte ! une véritable honte !.... Tu vois jusqu'où va l'effronterie de ce domestique !.... Il reçoit des femmes chez moi pendant mon absence !.... C'est insupportable !... Mais je vais le châtier comme il le mérite !

Esterhazy avait l'air vraiment furieux et il soutenait le regard de sa femme de l'air le plus sincère du monde.

— Enfin, toi-même, tu perdrais patience, n'est-ce pas ?.... reprit-il. N'aurais-je pas raison de le secouer ?... Il aurait besoin de cent coups de trique pour lui apprendre à vivre !....

Ce disant, il s'empara des gants, les jeta dans l'anti-chambre et revint au salon en murmurant avec indifférence :

— Et maintenant, parlons d'autre chose... Ce disant le traître prit place près de sa femme et se mit à la regarder avec un air interrogateur.

Alors la jeune femme prit la parole et les yeux pleins de larmes, elle dit :

— Tu m'avais promis, Ferdinand, que tu serais revenu près de nous..... Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Mon Dieu, ma chère amie, revenir ainsi dans la famille... comme un pêcheur repent... Tu dois comprendre que ce n'est pas une chose bien agréable..... La dernière fois, tandis que tu étais ici et que tu me parlais, cela me semblait simple et facile parce que tu étais ici, mais après lorsqu'est venu le jour que nous avions choisi je t'assure que le souvenir de tout ce que m'a dit ton père, m'a effrayé et j'ai pensé avec terreur qu'il recommencerait bien vite à me faire des reproches..... C'est cette pensée qui m'a enlevé tout courage..... Tu dois comprendre que chacun a son orgueil et qu'on ne peut pas toujours jouer le rôle du pêcheur repent.

— Mais, Ferdinand, tu te trompes !... J'ai parlé avec mon père, je lui ai tout raconté et j'ai réussi à le convain-

ere, à tel point qu'il n'a plus de rancune vis-à-vis de toi... Je suis sûre qu'il ne te fera aucun reproche et, pour mon compte, tu sais déjà que je suis disposée à tout oublier.....

Esterhazy fit un geste vague de la main et s'exclama :

— Je voudrais bien te croire, mais je ne me fais pas d'illusions !... Ton père t'a fait les plus belles promesses... comme il en avait faites d'autres fois... mais, ensuite, pour tenir parole.....

— Si tu tiens ta parole, mon père tiendra la sienne, dit la jeune femme avec assurance

Esterhazy hocha la tête.

— Tu dois me laisser le temps de m'habituer à l'idée d'être aussi généreusement pardonné. Je ne puis oublier que ton père m'a gravement offensé et si cela devait se reproduire.....

— Cela ne se reproduira pas, Ferdinand, si ton intention de respecter la paix de notre famille est vraiment sérieux. Pense aux enfants.....

— Oui.... Les enfants, c'est vrai..... Comment vont-ils ?.....

— Ils sont bien portants, mais ils demandent toujours à te voir et, maintenant, ils sont contents parce que tu dois revenir..... Aujourd'hui ils m'ont demandé de te ramener à la maison.....

— Tu les embrasseras pour moi.

Clara treblait d'émotion contenu

— Et c'est tout ce que tu as à me dire ! s'exclama-t'elle d'une voix amère.

— Mon Dieu, Clara, ne me tourmente pas, et ne fais pas cette mine piteuse.... Cela m'est insupportable !... La vie est déjà, par elle-même, suffisamment lugubre.....

— Crois-tu donc que je peux me donner l'air d'être de bonne humeur alors que tu continues de vivre avec une telle légèreté ?... Je t'ai aidé encore une fois sans même réfléchir, et j'ai sacrifié pour toi une forte somme.

— Oui... oui.... Tu as été véritablement bonne, Clara,

je t'en suis reconnaissant, quoique cela n'ai été qu'une goutte d'eau dans la mer.....

Clara le regarda avec un air stupéfait.

— Une goutte d'eau dans la mer ! s'exclama-t'elle.
Dix mille francs !

Esterhazy la considéra un instant, puis il haussa les épaules :

— Ce n'est pas de ma faute, Clara, si je n'ai pas eu de chance... Qu'y pouvons-nous ? Quand tu es partie, j'ai fait mes comptes..... J'ai tout calculé et j'ai dû conclure que la somme que tu m'avais donnée était absolument insuffisante pour payer mes dettes..... J'étais désespéré et j'ai pensé à tenter encore une fois la chance au jeu.....

La pauvre femme le fixait d'un regard atterré et un cri étouffé sortit de ses lèvres.

— Mais, Ferdinand, est-ce que tu n'es pas fou ?

L'officier baissa la tête avec un air résigné.

— Oui, j'ai tenté la chance..... Il est inutile que tu me regarde avec cet air terrorisé..... Ce qui est fait est fait !... Je l'ai fait pour le bien..... Il y en a tant qui ont réussi à se refaire une fortune en une nuit.....

— Et tant d'autres se sont ruinés en moins de temps que ça !

Clara se couvrit le visage de ses mains, et se mit à sangloter, mais le traître ne parut même pas s'en apercevoir, et il continua :

— Ce ne serait pas encore tellement grave, si je ne craignais qu'on en parle au regiment..... Si je ne puis pas payer mes dettes d'honneur, je risque de me voir expulsé de l'armée..... Tu comprends ce que cela signifie et pour quelles raisons je ne puis venir dans la maison de ton père ? T'imagines-tu ce qui arriverait si mes créanciers venaient me chercher là aussi ?..... Ton père ne pourrait éviter de me faire des reproches, les vieilles histoires recommenceraient et il me chasserait encore une fois de chez

lui !..... Je crois qu'il vaut mieux que je reste ici..... Si je réussis à mettre mes affaires en ordre, alors, je reviendrai près de vous ; mais certainement il faudra encore attendre quelque temps..... à moins que.....

Esterhazy jeta un regard furtif vers sa femme et, après un bref silence, il acheva :

— Oui, à moins que tu ne consentes à me venir en aide encore une fois.....

— Mais tu sais bien que je n'ai plus rien, que tu as dilapidé toute ma dot !.....

Le misérable se boucha les oreilles des deux mains, en s'écriant :

— Oh ! je t'en conjure, ne recommence pas avec tes reproches !.... Quand tu m'as épousé, tu savais bien que je n'étais pas un modèle de vertu !....

Juste à cet instant, la sonnette de l'entrée tinta, trois fois de suite :

Esterhazy sursauta :

— Amy ! se dit-il. Il ne manquait plus que ça !

Quelle malchance !..... Que faire ? Esterhazy se trouvait vraiment bien embarrassé !.... Il fixa de nouveau un regard interrogateur sur Clara qui, plongée dans ses pensées, demeurait silencieuse.

— Donc, ma chère... que disions-nous fit-il. Tu comprends, je pense, que les reproches ne servent à rien.....

Clara regarda son mari avec un air étonné.

— Mais n'entends-tu pas qu'on sonne ? demanda-t'elle. Ne veux-tu pas aller voir puisque ton domestique n'est pas là ?

Le traître haussa les épaules et déclara :

— C'est inutile ! Le domestique a les clés, quant aux autres, il est inutile qu'ils viennent nous déranger....

Et sans plus s'émouvoir, il se remit à marcher de long en large dans la chambre, en ajoutant :

— De quoi parlions-nous donc ?

— De ton impardonnable légèreté.....

— Et si tu tentais de t'arranger avec l'oncle Antoine, Clara ?

La sonnette, à ce moment, se remit à tinter avec violence.

Esterhazy serra les poings et s'adressant de nouveau à Clara, il s'écria :

— Ce doit être encore un de mes créanciers !... Ces bandits-là ne me lâchent pas !... Il n'est pas possible de me débarrasser d'eux ! Mais laisse-les sonner !... Quand ils en auront assez, il faudra bien qu'ils s'en aillent.....

Ce disant, le misérable prit une chaise, s'assit près de sa femme, lui prit la main et posant sur elle un regard plein de tendresse, il se mit à la supplier :

— C'est vrai, Clara, je suis un vaurien..... Je ne suis pas méchant, mais terriblement léger.... Je n'ai aucune volonté, je le sais très bien, et tu aurais mille raisons de me faire des reproches, mais toi, tu serais encore meilleure si tu avais pitié de moi et si tu m'aidais..... L'oncle Antoine t'aime beaucoup et tu dois être son héritière..... Ne crois-tu pas que tu pourrais tenter auprès de lui une démarche pour te faire donner une petite somme ?.... Ah ! mon Dieu ! voilà que tu te mets encore à pleurer !... Non, non, écoute, Clara, tu sais que je ne puis supporter les larmes, tu sais que j'ai le cœur trop sensible et que tu ne dois pas me faire souffrir..... Clara..... Clara.....

Et, en parlant ainsi, le traître lui caressait les mains, l'embrassait et la regardait avec un air si pitoyable tout en donnant à sa voix un accent de tendresse infinie que Clara n'eut pas le courage de réagir

— Oh ! Ferdinand, tu sais bien que lorsque tu me pries de la sorte, je ne puis résister.....

Esterhazy sourit, satisfait.

— ... Parce que tu es bonne, si bonne, ma Clara adorée.....

Tandis qu'il embrassait sa femme et caressait ses

joues baignées de larmes il jeta un regard vers l'horloge.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis le dernier coup de sonnette.

Amy Nabot devait certainement être partie.

Le péril était conjuré.

Il serra sa femme entre ses bras, en simulant une tendresse toujours plus grande et il murmura :

— Si tu réussis à avoir l'argent, Clara, je pourrai revenir auprès de toi et les enfants, tandis que, dans la situation où je me trouve maintenant, tu dois comprendre toi-même qu'il est impossible que je mette les pieds dans la maison de ton père.....

Clara soupira tristement.

— Oui, Ferdinand, je comprends très bien, murmura-t'elle. Puis elle se libéra de son étreinte et ajouta :

— Mais, maintenant, laisse-moi partir.....

— Tu veux déjà t'en aller ? si vite ? Reste encore un peu avec moi.....

Et, inquiet, regardant la pendule, il se demandait :

— Amy sera-t'elle partie ? Ce serait un désastre si elles se rencontraient !

Clara secoua la tête avec mélancolie.

— Il est déjà très tard et je dois retourner à la maison..... Et, puis, nous n'avons plus rien à nous dire !

— Oui... nous avons convenu de tout..... comme cela toutes les difficultés seraient surmontées... tu iras donc... tu iras chez l'oncle Antoine ?

— Oui, je tâcherai d'obtenir encore un peu d'argent.... ce disant la jeune femme se leva, sortit du salon et se dirigea vers l'antichambre, suivie de son mari.

Tandis qu'il l'accompagnait, Esterhazy continuait de la caresser et il lui disait doucement :

— Ma bonne, ma chère Clara, si je ne t'avais pas, comment ferai-je ?... Embrasse les enfants pour moi et dis leur que je reviendrai bientôt..... Fais mes amitiés aussi à l'oncle Antoine.....

Ils étaient arrivés dans le vestibule et Esterhazy ouvrit la porte donnant sur le palier.

Tout-à-coup, il fit un bond en arrière.

Amy Nabot était devant la porte ; Avec un mauvais rire elle s'exclama :

— Tout vient à point à qui sait attendre !..... Je savais bien que tu étais là !

Mais elle s'interrompt, épouvantée..... Derrière Esterhazy elle venait de voir surgir Clara....

CHAPITRE CXXXIII.

L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LA RAISON.....

« Ah ! qui me rendra les beaux jours — les jours du premier amour ! Ah ! qui me rendra une heure, une seule heure ! De ce doux temps..... Solitaire, je vis de ma blessure — et avec toujours de nouvelles plaintes — je regrette le bonheur perdu — Ah ! qui me rendra les jours heureux — de ce temps joyeux ! »

Poussant un soupir plein d'amertume, Louise de Ganné reposa sur la table le volume de Goethe et se leva.

D'un pas lent elle s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre.

Elle se sentait fatiguée, épuisée, à bout de forces ; il lui semblait qu'elle ne pourrait plus jamais éprouver aucune joie dans la vie.

À voix très basse, le regard toujours fixé au loin devant elle, elle murmura :

« Ah ! qui me rendra une heure

« De ce doux temps..... ! »

Elle souriait d'une tendre sourire résigné. Dans son esprit venait de surgir l'image d'Henry et, en pensant à

lui, les battements de son cœur s'accéléraient.

— Oui, pensait-elle, mon cœur palpite encore quand je pense à lui ou quand je le revois, comme il palpait autrefois lorsque j'allais le rencontrer en cachette, dans la campagne.

Son émotion était voilée d'une ombre de mélancolie et elle ne se sentait plus aussi sûre d'elle-même que jadis.

Elle s'approcha d'un miroir et contempla son visage si changé. La bouche souriait, mais c'était d'un sourire las, un sourire qui, toujours, avait l'expression amère. Elle se passa la main dans les cheveux où l'on apercevait quelques fils blancs. Les chagrins qu'elle avait éprouvés durant ses années de mariage avaient laissés des traces.

Ces derniers temps, elle avait beaucoup changé et le colonel Henry n'était pas étranger à cette transformation ni aux causes de la profonde tristesse qui voilait son regard.

Pourquoi ne lui avait-il pas répété les douces paroles d'amour qu'il avait prononcées lorsqu'ils étaient jeunes et qui avaient éveillé dans son cœur la plus grande joie de son existence ?

Cependant, elle devait se résigner!... Comment avait-elle pu, même un instant, croire qu'un homme, comme Henry, dont la carrière se développait brillamment, qui était encore dans la fleur de l'âge, aurait pu encore la désirer, elle, qui n'était plus jeune ?..... Les portes des plus élégantes maisons de Paris lui étaient ouvertes, il pouvait demander la main de n'importe quelle riche héritière. Comment eut-il pu la choisir, elle, puisqu'il pouvait facilement trouver une femme plus belle et plus jeune ?.....

Quelle folie avait été la sienne !... Comment avait-elle pu se faire de si téméraires illusions ?

Louise serrait ses petits poings contre sa poitrine comme si elle eut voulu arrêter les palpitations de son cœur.

Elle s'était trop souvent trouvée avec l'ami de sa jeu-

nesse et son ancien amour s'était réveillé dans son cœur en faisant naître en elle un sentiment de nostalgie infinie la nostalgie des jours lointains, de son premier amour !

Elle s'était laissée transportée par ses rêves et s'était imaginée qu'elle pouvait avoir de nouveau les baisers et les tendresses qui auraient pu la rendre encore heureuse ; elle avait attendu anxieusement une parole d'amour qui aurait permis à son cœur de s'ouvrir à l'espérance.

Toutes les fois qu'ils s'étaient rencontrés, elle avait espéré entendre sortir de la bouche d'Henry les mots d'amour que, déjà en une nuit de printemps, il avait murmuré à son oreille, une nuit où ils se promenaient ensemble dans le jardin de son oncle. éivrés de leurs rêves et de leurs illusions juvéniles.

Maintenant, au contraire, ils parlaient de mille choses, mais les mots tant attendus n'étaient jamais prononcés.

Chaque fois que le colonel Henry se penchait pour baiser sa petite main, elle espérait qu'il allait dire ce qu'elle attendait si anxieusement et qui aurait délivré son cœur d'une grande anxiété.

Mais, chaque fois qu'il s'en allait, elle se sentait plus seule, plus abandonnée et plus triste ; chaque fois sa désillusion était plus forte et souvent elle avait pleuré pour soulager son cœur. Elle avait perdu toute sa joie, son caractère était devenu taciturne et elle se sentait étrangement insensible. Elle éprouvait même un sentiment de honte à la pensée qu'elle n'avait pas su dissimuler ses sentiments et qu'Henry avait dû s'apercevoir de ce que l'ancien amour avait survécu en elle. Peut-être que, dans le secret de son âme, le colonel se moquait de sa petite amie d'autrefois qui, à son âge, avait encore de telles illusions.

Louise se disait qu'elle avait peut-être donné une valeur excessive aux marques de tendresse qu'elle avait

reçu d'Henry ; peut-être disait-il à toutes les femmes les mêmes phrases qu'à elle. Peut-être leur baisait-il à toutes la main avec cette passion en posant dans leurs yeux ce regard plein d'amour qui l'avait fait croire à son amour.

Elle soupirait amèrement, serrait les lèvres et murmurait d'une voix tremblante d'émotion :

— Je dois me dominer, je ne dois plus me permettre de rêver de la sorte !... Il ne doit pas deviner que je l'aime encore ; il ne doit pas savoir que je souffre et combien il m'est difficile de renoncer à mon rêve d'amour.....

C'était son orgueil qui se rebellait !... Elle devait se montrer forte et digne, comme elle l'avait toujours été ; elle ne pouvait se laisser abattre par ces vains désirs.

Pour réussir à se dominer et faire tout le possible pour oublier, la dernière fois qu'il était venu lui rendre visite, elle ne l'avait pas invité à revenir.

Elle avait pensé qu'il vaudrait mieux trouver le moyen de l'éloigner ; il était nécessaire de reconquérir la paix de son cœur, puisque le voisinage de l'homme aimé ne faisait que ranimer l'amour en elle, en même temps que le désir et la peine. Paris est grand et s'ils ne cherchaient plus à se voir, ils se rencontreraient sans doute assez rarement.

Ces jours derniers, elle avait pensé sérieusement à donner une nouvelle direction à son existence ; elle ne voulait pas se jeter dans une vie de frivolité et de dissipation, comme la plus grande partie de ses amies. Elle préférait donner un but plus sérieux et plus utile à son activité. Déjà, depuis longtemps, elle avait caressé le rêve de fonder un asile pour les orphelins en bas âge.

Ce serait la meilleure façon d'employer sa grande fortune et d'occuper son cœur.

Dans son rêve, elle se voyait déjà entourée de toutes ces petites créatures restées abandonnées dans le monde et auxquelles elle tiendrait lieu de maman ; ce serait une

belle mission que la sienne et sa neurasthénie se guérirait bientôt.

Louise s'était arrêtée de nouveau devant le miroir et elle contemplait son visage à l'expression pensive.

Juste à cet instant, la sonnette retentit. La jeune femme retint son souffle pour écouter la voix qui arrivait jusqu'à elle.

C'était lui..... Henry !

Elle serra ses mains sur son cœur qui battait trop fort.

Où donc s'en allaient tous ses beaux projets ?.... N'était-ce pas sa raison qui devait gouverner son cœur ?.... N'était-ce pas l'orgueil qui devait lui imposer une attitude indifférente vis-à-vis de l'homme qu'elle aimait et qui ne la payait pas de retour ?....

Pourquoi tremblait-elle de la sorte et ne savait-elle plus se maîtriser ?

La porte s'ouvrit et le colonel parut. Il vint vers elle et prit sa main pour la baiser.

— J'avais un très vif désir de vous voir, chère amie, lui dit-il. Je n'ai pas su y résister...

Elle le regardait, étonnée, incrédule, lui abandonnant la main qu'il avait gardé entre les siennes.

— Nous ne nous sommes pas vus depuis une longue semaine, chère amie, continua Henry. J'attendais impatiemment un mot de vous..... J'espérais que vous m'appelleriez au téléphone. Pourquoi ne m'avez-vous pas donné de vos nouvelles ? Seriez-vous fâchée contre moi ?

Elle souriait, et hochait la tête.

— Non, non, mon cher, comment pouvez-vous penser ces choses ?....

Du geste, elle lui indiquait un fauteuil et ils prirent place en face l'un de l'autre.

Henry avait l'air quelque peu embarrassé.

— Peut-être vous aurai-je offensée sans le vouloir ?

murmura-t'il. Mais j'ai si peu d'expérience des femmes et il est si facile de blesser leur sensibilité.....

Louise l'interrompt :

— Vous avez vraiment si peu d'expérience, colonel ? Un homme qui, comme vous, vit depuis si longtemps à Paris ne devrait pas être aussi inexpérimenté !

Henry se pencha légèrement vers elle et reprit :

— Durant ces dernières années je n'ai eu qu'un but, celui de me distinguer dans ma profession..... Autrefois, j'avais cru qu'une femme pouvait être le but de toute ma vie, mais j'étais très jeune alors..... Bien vite, je me suis aperçu de ce que je me trompais et j'ai eu d'autres aspirations vers lesquelles j'ai tendu tous mes efforts.....

Henry se tut, hésitant ; il tenait toujours entre ses mains la main de Louise et il la sentait frémir dans la sienne.

Après une courte pause, il poursuivit.

— ...Mais à présent... Vous avez reparu, vous ! Vous êtes entrée dans ma vie comme un rayon de lune qui perce la nuit obscure..... C'est le printemps qui revient pour moi ; le printemps avec ses fleurs et ses promesses..... Louise, épargnez-moi de chercher les mots pour exprimer mon état d'âme.... Depuis que je vous ai revue mon cœur a recommencé de caresser un beau rêve..... Ces derniers temps je n'ai été heureux que lorsque je me suis trouvé près de vous.....

— Est-ce bien vrai ?

Henry attira doucement la jeune femme vers lui et la contraignit à le regarder dans les yeux.

— Vous me le demandez, Louise ? Vous ne le sentez pas ?

Le cœur de Louise battait très fort.

— Que dois-je sentir, Henry ?

Il la considéra avec un air de reproche et murmura :

— Que je t'aime ?

Il avait prononcé ces paroles sur un ton brusque comme si son cœur avait voulu se refuser à cette confession, mais Louise était trop heureuse pour s'en apercevoir et elle lui tendit la main :

— Henry, est-ce vrai ?... s'exclama-t-elle.

Le colonel l'attira vers lui davantage et murmura :

— Oui, je t'aime et tu es mon unique pensée depuis le jour où je t'ai revue : Tu ne peux savoir quelles ont été mon anxiété et mon tourment pendant ces derniers jours Tu avais été si froide, si distante, la dernière fois que tu m'as reçu.....

Louise posa sa tête sur son épaule et dit d'une voix tremblante :

— Oh ! Henry !... Comment n'as-tu pas compris ? J'étais si troublée !... J'éprouvais une telle douleur à la pensée que je n'étais pour toi qu'une petite amie insignifiante, j'avais une telle honte de n'avoir pu te cacher mon amour...

— Tu m'as rendu si heureux ! s'exclama Henry.

Louise hocha la tête, le considéra avec des yeux étonnés et demanda :

— Mais pourquoi alors, as-tu attendu si longtemps pour prononcer les mots qui devaient me rendre heureuse moi aussi ?

— Je n'osais, répondit Henry, je craignais d'être repoussé.

— Comment pouvais-tu croire celà, Henry ?... Puisque tu avais deviné que je t'aimais, tu aurais du être sûr de ma réponse... Je t'ai toujours admiré et je suis très fière de la splendide carrière que tu as faite...

— Ah ! Louise !...

Henry se pencha vers la jeune femme et l'embrassa passionnément comme s'il avait cherché dans l'ardeur de ses baisers, la force de refouler ses pensées.

Il était venu chez elle pour lui avouer la vérité. Il ne

pouvai plus vivre avec ce tourment et il avait décidé de lui révéler sa faute ; il voulait lui dire :

— « Tu m'admires et, cependant, j'ai agi d'une manière infâme et vile... Vois comme je suis tombé bas et dis-moi, maintenant que tu sais la vérité, si tu peux aimer un homme tel que moi, si tu peux te décider à partager sa vie pour l'aider à racheter sa faute. »

Mais, à présent, qu'il lui avait avoué son amour et qu'il savait être aimé d'elle, il avait peur de lui confesser sa faute par crainte de détruire son beau rêve.

Louise serait sa femme, elle lui avait donné son amour, elle ne devait pas le lui reprendre, il ne voulait pas la perdre, jamais... jamais.

— Louise ! s'écria-t-il tout à coup sur un ton déchirant. Tu dois rester avec moi, ne jamais m'abandonner, tu dois me soutenir parce que j'ai besoin de toi, Louise... Dis-moi que tu m'aimes et que, toujours, tu m'aimeras...

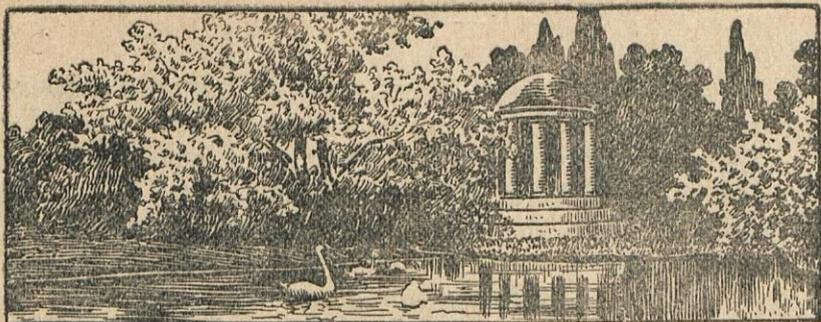
Stupéfaite, la jeune femme le regarda avec inquiétude et demanda :

— Qu'as-tu donc Henry ?

Henry se mit à rire, l'attira encore une fois vers elle et l'embrassa de nouveau.

— Rien... rien ! dit-il, je suis trop heureux de penser que tu es à moi !... Je t'aime, Louise, et je ne veux pas penser à autre chose...

Et l'ivresse de l'amour étouffa la voix de la raison qui l'avertissait de ce que les bases sur lesquelles il construisait son nouveau bonheur était en bien fragiles.



CHAPITRE. CXXXIV.

« LE VOICI ! »

— Quand me conduira-t-on à terre ?

Le soldat qui avait remplacé Luders, considéra un instant Dreyfus avec un air sévère et méprisant, puis il haussa les épaules et se tourna de l'autre côté sans même daigner répondre.

Alfred Dreyfus était debout devant la porte de sa cellule ; ses mains se cramponnaient à la grille et il laissait errer son regard sur le pont du navire.

Là-bas était la terre aride et rocheuse qui l'attendait... L'île du Diable !

C'était la mort mentale, quelque chose de bien plus terrible et de plus atroce que la mort véritable !

Il se comparait à celui qui a enseveli dans la froide terre la créature qu'il aimait le plus et qui donnerait tout pour retrouver le bonheur que l'aveugle destin lui a arraché, mais qui sait qu'il ne peut rien faire parce qu'il est vain de lutter contre la mort.

Tout était fini !

Il n'avait plus qu'un espoir : mettre fin à ces tourments, en finir définitivement avec la vie !

Il sentait déjà que ses forces physiques ne résisteraient plus très longtemps ; il ne pourrait supporter ce climat et les privations qui l'attendaient.

Il en était à ce point de ces réflexions, quand il aperçut un groupe d'officiers qui se dirigeait vers sa cellule.

Le factionnaire présenta les armes et, quand les officiers furent près de lui, il fit son rapport.

Les officiers, accompagnés du commandant du « Saint-Nazaire » s'arrêtèrent devant la cellule.

— Le voici ! dit le commandant.

Alfred Dreyfus se détourna, mais un lieutenant l'interpella :

— Retournez-vous par ici ! ordonna-t-il sur un ton à la fois brutal et ironique... Ces messieurs désirent voir en face le plus exécrationnable traître qui ait jamais existé en France !

Alfred Dreyfus se tourna de nouveau et, sans faire un mouvement, il laissa les officiers l'observer à leur aise.

Puis il leur dit :

— Regardez-moi bien, messieurs !... Moi aussi, je veux graver dans ma mémoire la physionomie de mes bourreaux !

Ces paroles firent tressaillir les officiers. Ils comprenaient, maintenant, combien leur façon d'agir était peu charitable.

Sans relever les paroles de Dreyfus, l'un d'entre eux demanda :

— Avez-vous quelque réclamation à faire ?... Quelque désir à exprimer ?

— Oui... Je proteste contre le traitement que l'on a infligé en m'enfermant dans cette cage comme une bête féroce et en m'exposant à la curiosité de tous... Je demande à être traité avec humanité...

Le capitaine fit un signe de la tête et répondit :

— Bien, mais il faudra que vous preniez patience quelques jours encore et que vous restiez ici en attendant mieux...

— Je demande aussi que l'on me donne à manger...

Il y a plus de vingt-quatre heures que l'on ne m'a rien apporté...

— Nous y pourvoirons, fit le capitaine.

Se tournant vers les officiers, il ajouta :

— Maintenant, Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici...

Et suivi de ses collègues, il s'éloigna



Les heures passaient lentement ; le soleil était déjà haut dans le ciel et dardait sur la terre des rayons enflammés.

Alfred Dreyfus commençait à souffrir de la soif ; il s'adressa à la sentinelle :

— Ayez pitié de moi... Donnez-moi à boire ! implora-t-il.

Sa voix était rauque, sa gorge était sèche et il avait de la peine à parler.

Le soldat le regarda avec un air moqueur, puis se détourna sans répondre.

Et comme s'il avait éprouvé augmenter les souffrances du prisonnier en le narguant, il prit la gourde qu'il avait à la ceinture et la porta à ses lèvres.

Dix minutes s'écoulèrent encore, puis, deux gardeschourme parurent sur le pont. L'un d'eux portait une gamelle et l'autre une cruche.

Enfin le malheureux prisonnier allait pouvoir se désaltérer.

On lui tendit la gamelle.

— Je vous en prie donnez-moi d'abord à boire, fit-il.

— Après, quand tu auras mangé !

Alfred Dreyfus fit effort pour engloutir quelques

cuillères de l'affreux ragoût fait de riz avarié et de poisson salé.

Puis il rendit la gamelle au soldat et tendit la main vers la cruche.

Le misérable éclata de rire.

— Tu n'as pas de chance, mon vieux ! s'exclama-t-il.

J'ai fait un faux pas et j'ai renversé l'eau jusqu'à la dernière goutte... Regarde !

Et pour démontrer la vérité de son assertion, il retourna la cruche, versant sur le pont l'eau qu'elle contenait encore et qui aurait suffi à éteindre la soif du prisonnier.

Celui-ci se mordit les lèvres et d'une voix altérée par la colère et l'indignation, il murmura :

— Dieu vous punira !

Comment des hommes pouvaient-ils atteindre à un tel degré de cynisme de cruauté ?

Comment pouvaient-ils s'acharner ainsi contre lui qui n'avait jamais fait de mal à personne... ?

Mais, grâce à Dieu, tous n'étaient pas aussi infâmes.. Il y en avait quelques-uns qui étaient bons et généreux... Luders par exemple... Il devait chercher à le récompenser de la générosité dont il avait fait preuve et de son désir de lui venir en aide.

Luders avait l'intention de fuir pour retourner dans son pays et retrouver sa fiancée. Il avait donc besoin d'argent et il pourrait peut-être lui en procurer, par l'intermédiaire de Lucie.

Quand Luders reviendrait prendre son poste à la place de la sentinelle qui était là, il écrirait à Lucie pour la prier d'aider ce pauvre garçon ; Luders ferait parvenir lui-même la lettre.

— Eh bien, comment allez-vous ? demanda Luders en s'approchant de la grille de la cellule de Dreyfus.

Alfred, qui était étendu dans son hamac, se releva et s'approcha de la grille. Il marchait péniblement ; la chaleur et la soif l'avaient complètement épuisé.

— Je n'en puis plus !

Sa voix était brisée et elle s'entendait à peine.

Luders avait déjà détaché sa gourde de sa ceinture et il la lui offrait, la faisant passer à travers les barreaux de la grille.

— Je sais quelle mauvaise plaisanterie ils vous ont faite, dit-il. Prenez et buvez autant que vous en aurez envie...

— Merci, merci de tout cœur, dit le prisonnier, d'une voix tremblante.

Il se mit à boire avidement et ce ne fut que lorsque la gourde fut vide qu'il la rendit au soldat. Son visage exprimait la plus vive gratitude. Il se sentait déjà mieux et éprouvait un grand soulagement de se trouver en face d'un être bon et sensible à son malheur.

— Je vous récompenserai de votre bonté, dit-il.

— Oh ! cela n'en vaut pas la peine ! répondit le soldat. Vous donner à boire ne me prive pas.... J'ai suffisamment bu...

Alfred Dreyfus se sentait animé d'une nouvelle énergie.

— Vous m'avez dit que votre fiancée est restée en Alsace et qu'elle vous attend toujours, n'est-ce pas ?... Vous êtes en correspondance avec elle ?

— Oui, mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je vous le dirai après... Maintenant, dites-moi quelle somme vous serait nécessaire pour retourner là-bas...

Le soldat regarda Dreyfus en souriant : son regard était rempli d'une expression étonnée et incrédule.

— Vous, vous voudriez me donner de l'argent ? fit-il.

— Non, pas moi, mais ma femme pourrait vous le faire parvenir de ma part...

Luders le considérait d'un air de plus en plus stupéfait. Il avait l'air de n'en pas croire ses oreilles.

— Vous voudriez me faire tenir de l'argent par l'intermédiaire de votre femme ?...

— Oui, je suppose que votre fiancée pourrait se mettre en rapport avec elle, recevoir la somme et vous la faire tenir ensuite. Ne serait-ce pas possible ?

Cette proposition était faite à Luders d'une manière si inattendue qu'il n'osait croire à la bonne fortune qui tombait sur lui à l'improviste.

Ce serait ce prisonnier, traité de la manière la plus odieuse et surveillé avec la plus grande sévérité, qui serait son sauveur ?...

Grâce à lui, il réussirait à quitter cette maudite Guyane ?

— Eh bien ? demanda Dreyfus.

— Oui, ma fiancée pourrait recevoir l'argent, mais...

— Mais...

— Il en faudrait beaucoup pour que je puisse fuir ! Il faudrait que j'achète une barque, des vêtements pour me changer, des armes, des vivres pour plusieurs jours...

Alfred Dreyfus l'interrompit :

— Dîtes-moi simplement quelle somme il vous faudrait...

— Il me faudrait au moins deux mille francs...

Luders avait prononcé ces mots avec hésitation ; cette somme lui paraissait une véritable fortune.

Dreyfus sourit et répondit :

— C'est bien ; je vous donnerai trois mille francs. Avez-vous un morceau de papier ?

Luders tira de sa poche un bloc-notes et le tendit au capitaine.

Celui-ci l'ouvrit et écrivit sur une page :

« Ma chère Lucie, dans les heures les plus angoissantes et les plus difficiles, j'ai trouvé un homme qui s'est comporté envers moi comme un ami ; c'est grâce à lui que je puis t'écrire pour la première fois depuis ma déportation... Je voudrais le récompenser de la bonté qu'il m'a montrée. Il est lui-même en grande difficulté et il a besoin d'argent. Remets à la personne qui te portera ce mot, la somme de trois mille francs et fais pour elle ce qu'elle te demandera ; aide-la de tes conseils s'il y a lieu. Fais cela pour moi, en pensant qu'il s'agit d'une dette de reconnaissance que tu peux m'aider à solder.

Ton Alfred. »

Puis il arracha la page du carnet et la remit au légionnaire.

— Voici, Luders, dit-il envoyez ce billet à votre fiancée en la chargeant de le remettre à ma femme. Vous avez déjà l'adresse de mon épouse et votre fiancée recevra l'argent immédiatement...

Le soldat parcourut du regard le message qu'Alfred venait de rédiger. Son visage exprimait encore l'incertitude ; le capitaine comprit que le jeune homme avait encore des doutes sur la possibilité d'obtenir une aide de lui.

— Vous ne voulez pas me croire ? demanda-t'il. Il vous semble impossible qu'un malheureux déporté puisse vous venir en aide ?... Cependant...

— C'est-à-dire... Cela me semble miraculeux !

— Mais il faut me croire et avoir confiance en moi qui veux vous aider.

— Alors...

Le soldat tendit la main au prisonnier.

— Alors, je vous remercie de tout mon cœur ! s'écria-t'il avec enthousiasme..

Puis Luders plia le feuillet et le serra dans son portefeuille.

Après un instant de silence, Alfred Dreyfus reprit :

— Et quand croyez-vous pouvoir fuir ?

— Je ne puis encore vous le dire. Je devrai d'abord me procurer la barque, puis attendre le moment propice...

— En tout cas, je vous souhaite de réussir, et quand vous serez en sécurité... Non, malheureusement, ce n'est pas possible, puisque vous ne pouvez vous risquer sur le sol de France...

— Qu'aurai-je pu faire si j'allais en France ?

— Porter de mes nouvelles à ma femme et à mes enfants...

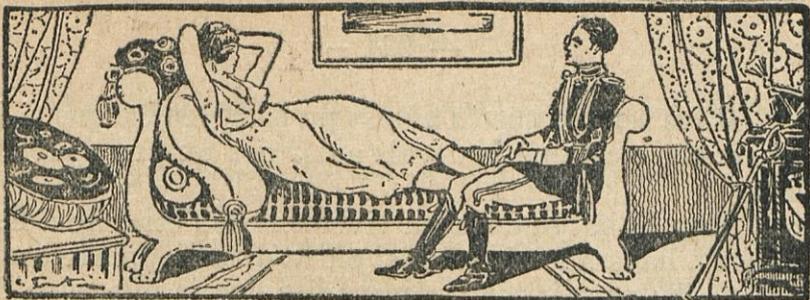
Le prisonnier détourna la tête. Il avait parlé de ceux qu'il aimait et il se sentait le cœur déchiré tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Luders, au contraire, voyait la fortune lui sourire ; il allait retrouver sa liberté, il pourrait se faire une nouvelle vie. Peut-être serait-il heureux !... Mais lui !...

Il ne devait pas y penser, de crainte de devenir fou !

Le soldat l'observait attentivement ; il passa une main à travers les barreaux de la grille et la posa sur l'épaule de Dreyfus.

— Tenez la tête haute et ne désespérez pas, dit-il. Je ne connais pas votre histoire ; je ne sais pas quelle a été la cause de votre condamnation ; je sais seulement que vous êtes très malheureux et je crois que vous avez été victime d'une grande injustice, mais je suis persuadé que l'heure de la délivrance sonnera pour vous aussi un de ces jours, et alors, nous pourrons peut-être nous retrouver en de meilleures circonstances...



CHAPITRE CXXXV

LA MAITRESSE ET L'EPOUSE.

Ferdinand Esterhazy, l'irrésistible, maudissant en ce moment ses succès auprès des femmes et il aurait voulu que le sol s'ouvre sous ses pieds pour l'engloutir.

Amy Nabot et sa femme en présence l'une de l'autre !
La situation était vraiment embarrassante !

Clara daigna à peine regarder l'espionne ; s'adressant à son mari, elle murmura :

Je te ferai savoir des nouvelles...

Et elle se mit à descendre l'escalier.

Le misérable eut un geste vague et fit mine de la suivre ; puis il hocha la tête et ne bougea plus. Ses lèvres tremblaient, mais il ne pouvait prononcer une parole. Il lui semblait qu'il était paralysé.

Quelques instants après, la porte d'entrée de l'immeuble s'ouvrit et se referma. Clara était partie.

Faisant un effort sur soi-même, le traître parvint finalement à recouvrer son sang-froid.

Il se tourna vers Amy qui était restée appuyée à la balustrade de l'escalier ; il la prit par le bras et la secouant rageusement, il s'exclama :

— Quel besoin avais-tu de rester ici ?... Tu ne pouvais pas t'en aller quand tu as vu que je ne venais pas t'ouvrir ?... D'ordinaire, tu es plus raisonnable !

Il me semble que tu aurais pu comprendre que si je ne venais, c'est que je devais avoir des raisons pour cela !

Amy Nabot se dégagea vivement de l'étreinte d'Esterhazy, haussa les épaules et entra dans l'appartement.

— Tu ne mérites vraiment pas que je m'occupe de toi ! s'écria-t'elle sur un ton indigné.

Le colonel, qui la suivait, referma la porte.

— Cette façon de te comporter est vraiment insupportable gronda-t'il !

— Je ne pouvais pas deviner que ta femme continuait de venir ici... J'aurais pensé que cette histoire était finie car tu m'avais déclaré toi-même que tu ne pensais pas du tout à reprendre la vie conjugale...

— Et je n'y pense pas non plus ! répondit le misérable avec assurance.

— Et alors, pourquoi t'agites-tu tant, parce que ta femme m'a vue ici ?...

Esterhazy hocha la tête et répondit en prenant un ton de circonstance :

— Crois-moi, cela me fait beaucoup de peine de la faire souffrir... Elle m'aime vraiment et elle souffre de savoir que je lui suis infidèle...

Mais Amy Nabot ne se laissait pas émouvoir pour si peu.

— Mon Dieu ! c'est une chose qu'elle doit déjà savoir depuis longtemps, dit-elle avec un air narquois.

— Mais j'ai toujours évité de me laisser prendre sur le fait !... Clara est vraiment une bonne créature et je sais qu'elle pleurera des larmes amères pour la façon dont je la trompe et dont je réponds à son amour...

— Il y a beaucoup de femmes qui pleurent des larmes amères sur leurs désillusions, mais ça n'empêche pas la terre de tourner...

— Chère amie, tu n'est certainement pas de celles-là !

Amy Nabot baissa les yeux et une ombre de tristesse passa sur son visage.

Esterhazy la regarda un instant, puis il soupira :

— Ah ! c'est vrai, tu as aimé ce Dreyfus !... Je l'avais déjà oublié ; mais je crois bien que tu n'as pas versé beaucoup de larmes à cause de lui !... Tu n'as pas l'air d'être capable de souffrir pour un homme !

Amy Nabot fixa sur lui un regard méprisant et répliqua :

— Que peux-tu bien savoir, toi, de ce qui se passe dans le cœur d'une femme ?... Pour toi, l'amour n'est qu'un passe-temps, c'est le but de la vie... C'est l'amour qui nous rend infiniment bonnes ou terriblement méchantes !... Ne vois-tu pas ce que l'amour a fait de moi ?... Je suis devenue cruelle, féroce... Et tout cela parce que j'ai été repoussée par celui que j'aimais...

Esterhazy haussa les épaules et considéra la jeune femme avec un air légèrement ironique.

— Alors, même après ta vengeance, tu n'es pas satisfaite ? demanda-t'il, sur un ton railleur.

— Non ! répondit-elle impétueusement. Je ne suis pas encore satisfaite !... Et je suis venue te voir précisément pour te dire, Ferdinand !... Ma vengeance n'est pas encore complète !

— Non ?... Eh bien ! prends patience pendant quelque temps encore et tu verras que Dreyfus s'en ira dans l'autre monde !

— Idiot ! cria-t'-elle, frémissante. Qui te parle de Dreyfus ? Il a eu son compte, lui !

— Alors ? Que veux-tu encore ? Que j'aille à l'Île du Diable moi aussi ?

— Ne dis donc pas de bêtises et écoute-moi attentivement... Tu sais de quoi je souffre ?... Tu sais pourquoi

la soif de vengeance me torture comme avant, plus qu'avant ? Ah !... Si je n'étais pas allée voir cette femme, si je ne l'avais pas vue de près, je n'éprouverais pas ce nouveau tourment !...

— Explique-toi plus clairement Amy... Je t'avoue que je ne comprends plus ce que tu veux dire...

L'espionne saisit brusquement Esterhazy par les poignets et lui jeta un regard terrible

— Je l'aie vue de près, comprends-tu ? glapit-elle. Et j'ai constaté que cette femme ne souffre pas comme elle devrait souffrir. Elle est calme, sereine, tranquille !... On voit bien qu'elle n'a pas perdu confiance et qu'elle a la ferme espérance de revoir un jour, de nouveau, à ses côtés, l'homme qu'elle aime !

— Eh bien !.. Prétendrais-tu modifier les sentiments de Lucie Dreyfus ?.. Crois-tu pouvoir contraindre cette femme à penser ce que tu veux, toi ?...

— Je ne prétends pas cela, Ferdinand, je veux quelque chose de plus définitif, quelque chose qui calme une fois pour toutes ma soif de vengeance... Cette femme doit souffrir atrocement... Elle doit succomber sous le poids d'un martyre indicible !... Par exemple, on pourrait lui enlever un de ses enfants pour le tuer, ou le faire disparaître ! Alors, je serais tranquille.. Et toi, tu dois faire cela pour moi !

— Moi !... Mais tu deviens folle... Vois-tu un officier de l'armée française, devenir un voleur d'enfants ?

— Tais-toi !... Laisse-moi achever : Tu dois pénétrer dans la maison de Lucie Dreyfus et...

— Pénétrer chez elle ?... Je ne suis pas un fantôme, Amy ! interrompit le traite.

— N'y suis-je pas allée, moi ?

— Parce que tu as pénétré chez elle, vêtue en religieuse, il n'est pas dit que je puisse en faire autant, en m'habillant en moine !... Ah ! vraiment, aujourd'hui, tu

n'as pas raison, ma chère petite ! On dirait que tu as perdu tout bon sens !...

— Tu refuses de me satisfaire ?

— Je regrette, mais ce que tu demandes est impossible, absurde, déraisonnable, fou !...

— Cela suffit ! rugit l'aventurière, en serrant nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Je vois que l'on ne peut rien attendre de toi !

— Tu peux tout espérer, hors l'impossible, ma chère !

— Tu es un misérable !

— Cela, tu le sais depuis longtemps, autrement tu ne m'aurais pas choisi pour allié, riposta Esterhazy sans s'émouvoir.

Amy Nabot lui jeta un regard féroce et murmura entre ses dents :

— Tu me paieras celà !

— Que dis-tu Amy ?... C'est à moi que tu t'en prends maintenant ?... cherche plutôt à te dominer et à être raisonnable...

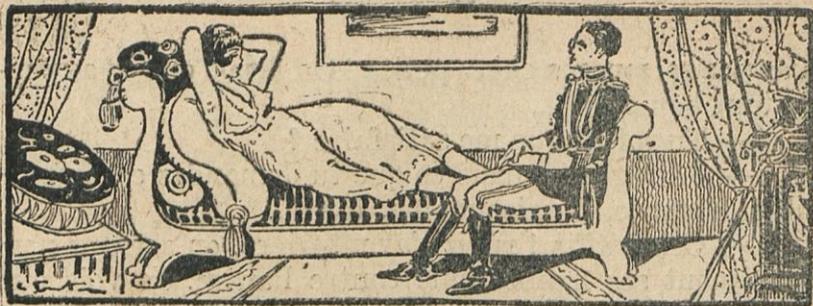
— Canaille !... Toutes les fois que je te demande un petit sacrifice, tu ne sais pas faire autre chose que de me conseiller d'être raisonnable !

— Tu appelles cela un petit sacrifice ?... Voler un enfant pour le tuer !

La belle espionne se dressa. Elle avait le visage contracté par une expression de fureur indicible. Elle se dirigea vers la porte pour sortir, mais Esterhazy l'interpella :

Où vas-tu ? demanda-t'il non sans inquiétude.

Sans répondre, Amy Nabot sortit en claquant la porte derrière elle.



CHAPITRE CXXXVI.

UN COUP REUSSI.

Le général Boisdeffre ne voulait plus penser à sa discussion avec le commandant du Pâty. Néanmoins, il ne parvenait pas à se débarrasser d'une espèce d'inquiétude qui le tourmentait. Le poison que le misérable avait essayé de lui injecter, dans l'âme avait laissé des traces et l'estime que le général avait toujours eue pour le colonel Piquart en avait été effleurée ; il voulait maintenant se procurer à tout prix une certitude.

Poussé par cette idée, Boisdeffre quitta son bureau pour se rendre dans la pièce réservée à Dubois pour son service de contrôle.

— C'est vous qui avez été chargé par le colonel Piquart de contrôler les communications téléphoniques avec l'ambassade allemande ? demanda-t'il à l'équivoque personnage.

— Oui, mon général...

— Je constate que vous ne vous fatiguez pas trop à votre besogne... Vous prenez le temps de lire attentivement votre journal... C'est la une faute grave puisque vous négligez d'accomplir votre tâche... J'avertirai le colonel Piquart afin que vous changiez de poste, d'autant plus qu'à ce qu'il me semble vous n'avez jamais réussi